

Montfort-la-Canne, les représentations d'une légende

Version de B. Fregoso, 1480¹ :

« L'histoire d'une cane qui me fut rapportée me revient à l'esprit [...], histoire que je ne voulais pas transcrire parce qu'elle semblait peu digne de foi mais elle est tellement connue qu'elle n'accepte en aucune manière d'être mise en doute. Dans cette partie de la Gaule qui, autrefois, devait le cens aux Vénètes et aux Morins, qu'aujourd'hui on appelle la Bretagne, proche de la ville de Rennes, il y a une petite ville du nom de Montfort, où, au mois de décembre, lors de la fête de saint Nicolas, venant d'un étang non loin de la ville, soit à l'heure de la messe, soit à celle des vêpres, une cane pénètre dans l'église avec treize poussins, puis après avoir fait le tour de l'autel, retourne dans le même étang, un des poussins qu'elle a amené avec elle manquant toujours, sans que l'on remarquât réellement où il était. Si quelqu'un, pour faire la preuve de la chose, tenait, soit, parce qu'il n'y croit pas, de l'attraper, soit de le tuer, sur le champ, il serait saisi de la rage ou mourrait, ou serait immédiatement frappé d'une maladie grave. »

Version de F. R. de Châteaubriand, 1821² :

« Certain seigneur avait renfermé une jeune fille d'une grande beauté dans le château de Montfort, à dessein de lui ravir l'honneur. A travers une lucarne, elle apercevait l'église de Saint-Nicolas ; elle pria le saint avec des yeux pleins de larmes, et elle fut miraculeusement transportée hors du château ; mais elle tomba entre les mains des serviteurs du félon, qui voulurent en user avec elle comme ils supposaient qu'en avait fait leur maître. La pauvre fille éperdue, regardant de tous côtés pour chercher quelques secours, n'aperçut que des canes sauvages sur l'étang du château. Renouvelant sa prière à Saint-Nicolas, elle le supplia de permettre à ces animaux d'être témoins de son innocence, afin que si elle devait perdre la vie, et qu'elle ne pût accomplir les vœux qu'elle avait faits à Saint-Nicolas, les oiseaux les remplissent eux-mêmes à leur façon, en son nom et pour sa personne. La fille mourut dans l'année : voici qu'à la translation des os de Saint-Nicolas, le 9 de mai, une cane sauvage, accompagnée de ses petits canetons, vint à l'église de Saint-Nicolas. Elle y entra et voltigea devant l'image du bienheureux libérateur, pour lui applaudir par le battement de ses ailes ; après quoi, elle retourna à l'étang, ayant laissé un de ses petits en offrande. Quelque temps après le caneton s'en retourna sans qu'on s'en aperçût.

¹ Fregoso, Battista, *De dictis factisque memorabilibus collectanea*, Milan, Jacobus Ferrarius, IX, 1509, I, VI, libri g1 r°, ou *Factorum dictorumque memorabilium libri IX*, 1578, p. 56 recto.

² Châteaubriand, François-René de, *Mémoires d'outre-tombe*, éd. Maurice le Vaillant, Paris, Flammarion, 1821 rééd. 1949, p. 102.

Pendant deux cents ans, la cane, toujours la même cane, est revenue, à jour fixe, avec sa couvée, dans l'église du grand Saint-Nicolas, à Montfort. »

Des écrits

1480, 1821 : plus de trois cents ans séparent ces deux versions d'une même histoire, et la rédaction de variantes s'est multipliée entre ces deux dates et au cours du XX^{ème} siècle.

Ces deux versions de préambule méritent un arrêt : B. Fregoso (ou Fulgoso), doge de Gênes, publie un ouvrage de faits historiques et miraculeux à travers toute l'Europe, et l'histoire de la cane retient son attention, preuve d'une notoriété déjà établie au XV^{ème} siècle. Son édition est presque contemporaine des plus anciens procès-verbaux attestant de l'apparition de la cane.³ Châteaubriand lui apporte un regain de notoriété en relatant les souvenirs de sa mère, qu'il mêle à ceux de ses lectures de l'ouvrage de V. Barleuf⁴, chanoine de l'abbaye Saint-Jacques de Montfort au XVII^{ème} siècle.

La première relate simplement des faits : dans la ville de Montfort, une cane processionne annuellement et disparaît, laissant un de ses poussins. Dans la seconde, l'histoire s'est étoffée et le miracle s'introduit : la cane, « toujours la même cane », devient légendaire. Dans d'autres versions, ce sera la jeune fille elle-même qui se métamorphosera en oiseau. Châteaubriand l'évoque plus loin : « Mme de Chateaubriand suivait une fausse tradition : dans sa complainte, la fille renfermée à Montfort était une princesse, laquelle obtint d'être changée en cane, pour échapper à la violence de son vainqueur ».

Inutile de reprendre ici les études déjà produites sur le sujet. Les plus complètes sont celles de V. Barleuf pour le XVII^{ème} siècle, de F. Joüon des Longrais⁵ pour le XIX^{ème} et de MM. Turbiaux⁶ et Simonin⁷ pour le XX^{ème} siècle. Aujourd'hui plus de cent-vingt ouvrages évoquant le sujet sont consultables, et des dizaines de manuscrits et archives en font la mention et

³ Joüon des Longrais, Frédéric, *Jacques Doremot, sa vie et ses ouvrages avec de nouvelles recherches sur les premières impressions malouines. De l'antiquité d'Aleth ensemble de la ville de Saint-Malo réimprimée sur l'exemplaire unique de 1628. La cane de Montfort du P. Barleuf*, Rennes, J. Plihon et L. Hervé (ou Slatkine reprints, Genève, 1971), 1894 ; 1971, page 1-9. De 1543 à 1605, il évoque onze venues attestées de la Cane.

⁴ Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, 1J53, Barleuf, Vincent, *Récit véritable de la venue d'une canne sauvage depuis longtemps en la ville de Montfort, comté de la province de Bretagne par un chanoine régulier de l'abbaye S. Jacques près Montfort estant sur les lieux*, Rennes, Michel Hellot, 1652.

⁵ Joüon des Longrais, Frédéric, op. cit.

⁶ Turbiaux, Marcel, *La cane de Montfort, aspect d'un thème mythologique*, Bulletin de la Société de Mythologie Française, n°158, 1990.

⁷ Simonin, Michel, *Folklore et pastorale en Bretagne au XVII^{ème} siècle : à propos du « Récit véritable de la venue d'une canne sauvage [...] en la ville de Montfort »*, in *La Bretagne au 17^{ème} siècle*, actes du colloque de la société d'étude du XVII^{ème} siècle (Rennes, 1 au 4 octobre 1986), Conseil Général du Morbihan, Vannes, 1991, p. 392-410.

ont été relevés. Inutile également de revenir sur les versions contées, chantées, dont le répertoire a déjà été dressé aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles.⁸

Toujours des inédits

Il reste pourtant encore des versions et interprétations inédites de la légende. L'« antiquaire » Jean-Côme-Damien Poignand⁹, juge graphomane de Montfort au début du XIX^{ème} siècle, nous en livre sa version, son interprétation de terrain et sa propre recherche ethnologique. Si Lobineau est l'un des premiers, en 1707, à ne pas accorder de crédit à la véracité du récit¹⁰ : « Ce seroit ici le lieu de réfuter la fable de la Canne de Montfort, si elle estoit appuyée sur la moindre vraisemblance. Il y a sujet de s'estonner comment un conte aussi ridicule que celui-là n'a pas laissé cependant de trouver ses garens auprès du peuple comme s'il estoit necessaire que Dieu fist des metamorphoses pour prouver qu'une fille sage ne doit pas écouter les recherches impudiques d'un seigneur qui veut la seduire et qu'elle doit le fuir lorsqu'il veut faire violence à son honneur. », J.C.D. Poignand est sans doute le premier à y chercher un fondement rationnel.

La version de la légende selon J.C.D. Poignand

Il en livre une version confuse dans sa publication de 1820¹¹, mais les manuscrits dont nous disposons aux archives départementales d'Ille-et-Vilaine laissent une version inédite et beaucoup plus construite. Sa vision est cartésienne, et il étaye son argumentaire en situant chaque lieu de l'action.¹²

« Le quatrième nom qu'a reçu cette ville est celui de Montfort-la-Canne & il lui a été donné à l'occasion d'un miracle. Lorsque les réparations [du château] s'exécutaient [...], il arriva qu'au nombre de corvoyeurs se trouva une jeune fille du bourg de Saint-Gilles qui plut au commandant et elle alla, soit de gré, soit de force, se loger avec lui dans la principale tour qui sert

⁸ Sébillot, Paul, *Le folk-lore de France*, Paris, E. Guilmoto, 1904, tome I, p. 372, et tome III, p. 208-209. Voir également *Traditions et superstitions de la Haute-Bretagne*, Paris, Maisonneuve & C^{ie}, 1882, p. 157-158. Voir Decombe, Lucien, *Chansons populaires recueillies dans le département d'Ille-et-Vilaine*, 1884, p. 360-361 et Bujeaud, Jérôme, *Chants et chansons populaires des provinces de l'Ouest...*, éd. Laffite reprints, Marseille, 1980, tome II, p. 173-174, 1895.

⁹ Cf. la contribution de Guigon, P. et Baron, Y., *Des hommes de loi antiquaires en Brocéliande durant le premier XIX^{ème} siècle*, Poignand et Baron du Taya dans les présents actes.

¹⁰ Lobineau, Gui Alexis, *Histoire de Bretagne [...]*, 1707, Paris, V^{ve} F. Muguet, tome I, p. 105.

¹¹ Poignand J.C.D., *Antiquités historiques et monumentales à visiter de Montfort à Corseul, par Dinan, et au retour, par Jugon, avec addition des Antiquités de Saint-Malo et de Dol, étymologies et anecdotes relatives à chaque objet*, Rennes, Duchesne, 1820, 154 p., p. ij à xij.

¹² Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, 1F1049 1-3, Poignand, J.C.D., *Histoire monumentale du royaume de Domnonée fondé en Bretagne après l'expulsion des romains, ou Chorographie Domnonéenne sur Montfort-la-Canne, son arrondissement communal et quelques autres points de la Bretagne, de l'Angleterre, des Gaules et des pays étrangers qui ont eu d'antiques rapports tant avec les gaulois primitifs qu'avec les gaulois domnonéens*, [non daté, 183 p.], chap. 101, art. 747.

maintenant de prison. Mais alors l'étang, qui a été desséché en 1761 et qui forme une prairie traversée par la petite rivière, était un très vieil étang comblé de vase par suite du sédiment des eaux et couvert de lentilles. C'était une raison pour qu'il s'y nourrît beaucoup de cannes sauvages. La fenêtre du premier étage de la tour ouvre sur la prairie, et offrait à la vue de nombreuses canes qui nageaient sur l'étang. Cette vue suscita l'idée à la fille d'implorer un miracle ; car les miracles étaient la grande vogue dans ce temps-là [...]. Elle voyait aussi de cette même fenêtre de la tour l'église de Saint-Nicolas, qui venait d'être bâtie en 1334 et qui excitait alors une grande ferveur de pèlerinages et d'exvoto. Ce fut au saint patron de cette église nouvelle qu'elle adressa ses vœux et ils furent exaucés. Après une courte oraison, qu'elle avait obtenu le délai de faire sans en déclarer l'objet, la fille intacte se trouva transformée en canne et s'envola au travers du grillage de la fenêtre jusque sur le milieu de l'étang parmi les autres cannes. Le ravisseur, interdit, publia cette merveilleuse nouvelle ; on s'assembla sur le bord de l'étang et l'on y remarqua en effet une canne plus timide ou plus effarouchée que les autres, mais il fut impossible de la faire revenir ni par prière ni par violence. Pour lors le pécheur fut converti et déclara sa résolution de se faire moine. L'histoire n'apprend pas s'il persévéra dans ce bon propos. »

Une analyse rationaliste de la légende

Contrairement à ses prédécesseurs, qui relatent l'évènement ou ressassent les versions plus anciennes, J.C.D. Poignand se livre à une analyse sans complaisance du phénomène, dont il explique l'évolution par la mutation de la configuration des sites¹³ : « La procession de saint Nicolas se faisait chaque année le 9 du mois de mai ; c'est le temps où les cannes sauvages ont ordinairement leurs couvées nouvellement écloses. Or il y avait un déversoir qui communiquait de l'étang à la rivière en partant du point nommé la Couaille, passant par le vivier actuel de l'hospice, et par derrière l'église Saint-Nicolas. Ce canal de décharge, où l'eau ne coulait que quand l'étang était trop plein, c'est-à-dire pendant l'hiver, se trouvait au printemps un simple marais rempli de joncs et de roseaux. C'était un excellent abri où les cannes sauvages de l'étang venaient pondre et couvrir. Rien n'y troublait leur solitude, excepté le jour de la procession. Pour lors il pouvait bien arriver que quelqu'une fut effarouchée et que les petits se fourvoyassent parmi les pèlerins, ce qui faisait leur mère voltiger aux environs par son inquiétude pour eux. Car il est à remarquer qu'on n'avait jamais vu la canne processionnelle sans qu'elle fût accompagnée de plusieurs petits. Cette particularité s'expliquait en supposant que les canetons représentaient les enfants de la fille, non pas ceux qu'elle avait faits, mais ceux que la nature la destinait à faire. Lorsque l'étang se trouva par vétusté réduit en marais, à tel point qu'il a fallu le dessécher tout-à-fait et le convertir en prairie, le canal de décharge qui passait derrière l'église Saint-Nicolas cessa d'être inondé. Les

¹³ Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, 1F1049 1-3, Poignand, J.C.D., *Histoire monumentale du royaume de Domnonée fondé en Bretagne après l'expulsion des romains, ou Chorographie Domnonéenne [...]* [non daté, 183 p.], chap. 101, art. 754.

riverains s'en emparèrent et le comblèrent chacun endroit soi. Depuis lors la procession se fit sans qu'il y parût aucune canne. [...] Depuis ce temps, la croyance, qui s'était déjà beaucoup affaiblie parmi le peuple, ne fut plus aucunement ranimée par le clergé. [...] Ce n'est pas qu'il ne reste toujours beaucoup de cannes sauvages dans le pays, à tel point que la chasse des halbrans, sitôt après la fauche de foin le long des rivières, devient momentanément un des principaux amusements de presque toute la jeunesse. »

Une approche ethnologique

En parallèle de sa recherche bibliographique, de la confrontation des écrits avec la configuration des lieux, il ébauche même une approche de collectage ethnologique qui précède celle des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, comme avec une version chantée de la légende, qu'il retranscrit dans l'*Histoire monumentale du royaume de Domnonée* [...] ¹⁴:

« Je me rappelle encore [l']avoir dans ma jeunesse entendue chanter par quelque vieille femme [...], je vais la répéter ici parce qu'elle explique à peu près toute la chose.

Une fille du bourg de Saint-Gilles,
Des plus belles et des plus gentilles,
Un dimanche la matinée
Par des soldats fut enlevée.
Lui ont lié si dur les veines
Qu'elle ne peut avoir son haleine,
Et l'ont, malgré tous ses efforts,
Conduite au château de Montfort.
L'officier la voyant venir
De joie ne pouvait se tenir :
"Faites-la monter dans ma chambre ;
Nous dînerons tantôt ensemble"
A chaque marche qu'elle montait,
Son pauvre cœur soupirait :
"C'est donc ici la belle chambre
où il faut que mon Dieu j'offense. "
Le capitaine assura bien
Que son Dieu n'offenserait point ;
Qu'il lui donnait son cœur pour gage,
Et la prendrait en mariage.
"Oh Monsieur, permettez-moi donc
Que je fasse une oraison."
Elle a prié Dieu, Notre-Dame,
Et Saint Nicolas d'être cane.
Quand la prière fut achevée,
En cane elle a pris sa volée ;
Elle s'envola par une grille

¹⁴ Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, 1F1049 1-3, Poignand, J.C.D., *Histoire monumentale du royaume de Domnonée fondé en Bretagne après l'expulsion des romains, ou Chorographie Domnonéenne* [...], [non daté, 183 p.], chap. 101, art. 748.

Dans un étang plein de lentilles.
 Quand le capitaine vit cela,
 Tous les soldats il appela
 Ont bien tiré cinq cents coups d'armes :
 N'ont jamais pu toucher la Cane.
 Le capitaine au désespoir
 Ne veut rien entendre ni voir ;
 Ne veut plus être capitaine
 Dans un couvent se fera moine. »

Les bibliographies de V. Barleuf, F. Joüon des Longrais et de M. Turbiaux suffisent à prouver l'intérêt des érudits et écrivains pour la mythique métamorphose. Ses variantes se retrouvent déformées, étiolées ou elles-mêmes métamorphosées, dans la périphérie de Montfort (Tréhorenteuc dans le Morbihan, Le Guildo dans les Côtes d'Armor...) et au-delà, notamment en Normandie et dans le Poitou¹⁵. Mais qu'en est-il des représentations de la légende ? Comment les artistes, l'art populaire, se sont-ils emparés de la légende ? Quelles en sont les traces aujourd'hui ?



(Figures 1 et 2 : Edition originale de l'ouvrage de V. Barleuf, 1652, annotée par Davy, recteur de l'église Saint-Nicolas de Montfort au milieu du XVIII^{ème} siècle : « Ce petit livre touchant la canne de Montfort est destiné pour estre mis et gardé

¹⁵ Turbiaux, Marcel, *La cane de Montfort, aspect d'un thème mythologique*, Bulletin de la Société de Mythologie Française, n°158, 1990.

dans l'église paroissiale de Saint-Nicolas pour y servir de memorial et de temoignage de la vérité de cette histoire de la susdite canne. On ne doit point l'oster de ladite église, mais l'y conserver. Ad perpetuam Rei memoriam. Davy recteur de S^t-Nicolas de Montfort. » Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, 1J53.)

Des représentations disparues

Outre les manuscrits, en grande partie disparus, la mémoire orale, partiellement collectée et les publications, quelques objets témoignent ou ont témoigné de l'implantation de la légende dans la paroisse Saint-Nicolas de Montfort, voire d'un essaimage hors de la cité médiévale.

Un sceau à l'effigie de la légende

Les comptes rendus des séances de la Société d'Histoire et d'Archéologie d'Ille-et-Vilaine nous proposent un objet tangible de l'appropriation de la légende : la cité aurait utilisé sur son propre sceau la mention de Montfort-la-Canne. Celui-ci aurait été présenté une première fois en séance en 1892¹⁶ « Par M. L. de Villers : empreinte du sceau de Montfort La Cane, avec écusson à la croix guivrée, surmonté de la couronne de comte. » Et une nouvelle fois en 1921¹⁷ : « M. l'abbé Hervé : Sceau de la communauté de ville de Montfort avant la révolution. Ecu aux armes, encadré de deux palmettes croisées, sommé d'une couronne comtale à sept perles et entouré de ses mots : "sceau de Montfort la Canne". M. L. de Villers qui avait découvert le sceau à la mairie de Montfort, en présenta une empreinte de cire à la séance du 8 mars 1892. M. l'abbé Hervé ne renouvelle cette exhibition que pour montrer la matrice même qui est en argent, et dire un mot de cette vieille cane - que beaucoup ont prise pour un canard - et qui reste toujours aussi mystérieuse que jadis. »

Le même abbé Joseph Hervé en relate la découverte dans le bulletin paroissial de Montfort¹⁸ : « [...] A Montfort même, ce nom prévalut dans les actes du temps : et le sceau (ou cachet à cire) de la Communauté de Ville portait en exergue, autour des armes de la cité, l'inscription suivante : "sceau de Montfort-la-Cane" (le dernier sceau de Montfort-la-Cane, tout en argent, fut retrouvé il y a trente ans dans une armoire de l'ancien Hôtel de Ville aujourd'hui démolì. On le conserve avec soin à la mairie actuelle. Le lecteur remarquera que jadis on écrivait couramment la Canne avec deux *n*, sans distinguer l'oiseau du bâton).»

Malheureusement, nulle trace de ce sceau ou de son empreinte ne subsiste, ni en mairie de Montfort, ni dans les archives de la Société d'Histoire et d'Archéologie d'Ille-et-Vilaine, ni sur les documents de la communauté de

¹⁶ Villers, L. de, *Séance du 8 mars 1892, exhibitions*, Bulletin de la Société d'Histoire et d'Archéologie d'Ille-et-Vilaine, tome XXII, p. XI, 1893.

¹⁷ des Bouillons, *Séance du 11 mai 1920, Exhibitions et communications*, Bulletin et mémoires de la Société Archéologique du département d'Ille-et-Vilaine, tome XLVIII, p. XXVII, 1921.

¹⁸ Hervé, J., Bulletin paroissial Montfort-sur-Meu, janvier 1921.

ville déposés aux Archives départementales. Si la description des armes de Montfort est fidèle, la mention de Montfort-la-Canne ne peut être démontrée.

Des œuvres disparues

L'église Saint-Nicolas de Montfort, théâtre des événements, a été détruite après la Révolution, mettant fin à la venue de la canne, préalablement perturbée par l'assèchement de l'étang de protection de la ville évoqué par Poignand. Quelques descriptions et plans nous sont parvenus¹⁹, qui permettent une restitution *a posteriori* du bâtiment aujourd'hui disparu²⁰. « L'église Saint-Nicolas se composait d'une nef et d'un chœur à chevet droit, séparés l'un de l'autre par un arc triomphal qu'accostaient deux autels. La nef était éclairée par deux fenêtres au sud et une au nord. Le chœur était moins élevé que la nef de 9 à 10 pieds et moins large qu'elle de 8 pieds ; on y accédait de la nef au moyen de deux marches ; sa longueur était de 28 pieds, sa largeur de 27 pieds et demi et sa hauteur de 17 pieds ; c'était la partie la plus ancienne de l'édifice : une petite fenêtre carrée le mettait en communication avec une chambre du premier étage du prieuré. ».

Plus nombreuses sont les allusions au mobilier qui exploitait la légende de la canne. V. Barleuf est le premier à mentionner notamment les vitraux²¹ : « [...] l'antiquité des vitres des Eglises, les peintures et les figures parlent. Celui là seroit ignorant de cette histoire et justement repris qui voudroit, dans Montfort, nous crayonner l'image du grand Saint Nicolas sans depeindre a ses pieds la Canne et ses petits. Dans l'Eglise de ce Saint, se voient deux vitres peintes. L'une qui represente le mesme Saint en cette sorte et qui est un ouvrage de pres de deux cens ans ; L'autre est au derriere du maistre Autel artistement élabourée il y a plus de cent ans, en laquelle se voit au pres de l'Image du mesme Saint depeint en la maniere que dessus, un seigneur de Montfort representé avec Madame sa femme et leurs enfants, la couronne en teste, revestus de pourpre doublé d'Ermines, qui sont les Armes de Bretagne. Ces vitres, et ces peintures anciennes nous sont demeurées pour donner à entendre que ce n'est pas nouveauté ce que nous ecrivons icy. J'ay cherché et feilleté dans les archives des lieux tout ce qui pourroit vous donner cognoissance de ce qui s'est passé sur ce sujet ès plus anciens temps et premieres années. »

J.C.D. Poignand y revient dans l'un de ses deux ouvrages édités²² : « [...] elle a été en sculpture, avec quatre ou cinq petits, au pied de la statue de Saint-Nicolas, sur le maître-autel de l'église ; elle a été en peinture sur les vitraux coloriés aux fenêtres de la même église, ainsi qu'en broderie d'or sur

¹⁹ Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, C408 et arch. mun. de Montfort-sur-Meu, DD1.

²⁰ Banéat, Paul, *Le département d'Ille-et-Vilaine*, Rennes, J. Larcher, 1927, tome II, p. 448.

²¹ Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, 1J53, Barleuf, Vincent, *Récit véritable de la venue d'une canne sauvage depuis longtemps en la ville de Montfort, comté de la province de Bretagne par un chanoine régulier de l'abbaye S. Jacques près Montfort estant sur les lieux*, Rennes, Michel Hellot, 1652.

²² Poignand J.C.D., *Antiquités historiques et monumentales à visiter de Montfort à Corseul, par Dinan, et au retour, par Jugon, avec addition des Antiquités de Saint-Malo et de Dol, étymologies et anecdotes relatives à chaque objet*, Rennes, Duchesne, 1820, 154 p., p. ij.

la bannière et sur les ornements qui servaient dans la solennité du jour : ceci est de mémoire d'homme, et je l'ai vu moi-même. L'église de Saint-Nicolas ayant été vendue et démolie en 1798, la statue du saint patronal a été transférée dans l'église de Saint-Jean ; mais la bourse qu'il avait pendue au bras, le baquet rempli de petits enfants qu'il avait à ses pieds, et la canne avec ses cannetons, se trouvent maintenant perdus. »

Le vitrail de l'église Saint-Nicolas de Montfort

Les archives départementales d'Ille-et-Vilaine conservent heureusement le dessin du vitrail de l'église Saint-Nicolas²³, « déposé ce jour 4 novembre 1762 par moy soubsigné en faveur du général, Mouazan²⁴ ». (Ce dessin sera reproduit par Alfred Ramé²⁵ au début du XX^{ème} siècle, pour l'ouvrage de Paul Banéat²⁶). A. Guillotin de Corson se livre à une analyse détaillée du dessin du vitrail²⁷ :

²³ Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, G516A.

²⁴ Joüon des Longrais, Frédéric, *Jacques Doremé, sa vie et ses ouvrages avec de nouvelles recherches sur les premières impressions malouines. De l'antiquité d'Aleth ensemble de la ville de Saint-Malo réimprimée sur l'exemplaire unique de 1628. La cane de Montfort du P. Barleuf*, Rennes, J. Plihon et L. Hervé (ou Slatkine reprints, Genève, 1971), 1894 ; 1971, page XLI.

²⁵ Collections Musée de Bretagne, inv. 1952.11.377 à 386.

²⁶ Banéat, Paul, *Le département d'Ille-et-Vilaine*, Rennes, J. Larcher, 1927, tome II, p. 448.

²⁷ Guillotin de Corson, Amédée, *Pouillé historique de l'Archevêché de Rennes*, Rennes, Fougeray, Paris, René Haton, 1884, tome 5, p. 279-280.



(Figures 3 et 4 : Dessin du vitrail de l'église Saint-Nicolas de Montfort, et détail de la scène centrale, XVIII^{ème} siècle. Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, G516A.)

« Revenons à l'église Saint-Nicolas ; on y voyait une belle verrière dont nous avons retrouvé un dessin que nous allons décrire. Placée dans une fenêtre flamboyante divisée par trois meneaux, la vitre présentait neuf sections surmontées de trois écussons ;

- au centre, à la place d'honneur, étaient les armoiries du comte de Laval, seigneur de Montfort et de Vitré au XVI^{ème} siècle : "écartelé au 1^{er} d'azur à trois fleurs de lys d'or", qui est de France ;
- "aux 2^e et 3^e d'or à la croix de gueules chargée de cinq coquilles d'argent et cantonnée de seize alérions d'azur", qui est de Montmorency-Laval ;
- "au 4^e d'azur à trois fleurs de lys d'or et au bâton composé d'argent et de gueules" qui est d'Evreux ; sur le tout, en bannière : "de gueules au lion contourné et couronné d'argent", qui est de Vitré ;
- à droite et un peu au-dessous était un autre écusson semblable ;
- à gauche un troisième blason portait : "parti : au 1^{er} les armes qui précèdent ; au 2^e de gueules à trois pals d'or", qui est de Foix ;
- puis apparaissaient au-dessous, sur deux rangs, six figures de saints occupant le même nombre de sections de la verrière ; le dessin n'a de légende que sous l'un de ces bienheureux ; on y lit : "Saint Nicolas, evesque de Myre" ; revêtu de son costume épiscopal, de dernier béni les petits enfants qui ressuscitent par l'effet de ses prières ; mais, chose à noter, aux pieds du saint barbotent dans un marais quatre canes, rappelant ainsi la légende de Montfort.

Le bas du vitrail est occupé par trois groupes :

- au centre une *pietà* ;
- à droite le comte de Laval, une couronne en tête et le collier de Saint-Michel au cou, agenouillé sur un prie-Dieu aux armes de Montmorency-Laval, et accompagné d'un petit prince revêtu comme lui d'un manteau d'hermines ;
- à gauche, la comtesse de Laval, placée sous un dais comme son mari, et également couronnée et agenouillée ; son prie-Dieu porte les armes de Foix. Ces blasons datent cette verrière, contemporaine évidemment de Guy XVII, comte de Laval, qui épousa en 1535 Claude de Foix et mourut en 1547. C'est donc entre ces deux dates que fut placé ce beau vitrail qui, indépendamment de son mérite artistique, confirme à sa manière la tradition de la cane de Montfort. On voyait également à Saint-Nicolas la cane légendaire sculptée sur le maître-autel et brodée sur les vêtements sacerdotaux. »

Du vitrail, nous ne disposons plus que du précieux calque. Quant aux autres éléments, canetons, vêtements sacerdotaux, bannières, une fois de plus, l'histoire en a effacé le témoignage. P. Potier de Courcy²⁸ les évoque une dernière fois en 1864, à titre posthume : « L'antiquité des figures qu'on voyait dans cette église, où la cane et ses canetons éteints peints sur les vitraux coloriés, sculptés aux pieds de la statue du saint et brodés sur sa bannière, atteste que cette histoire n'est pas nouvelle. » Seule subsiste dans la nouvelle église de Langlois, bâtie à partir de 1850 au centre de la ville, la

²⁸ Potier de Courcy, Pol, *De Rennes à Brest et à Saint-Malo*, Hachette, Coll. Guides Joanne, 1864, chap. *Montfort-sur-Meu*, 1864, p. 10.

statue originelle de saint Nicolas, sans ses attributs classiques, (le bassin aux trois enfants) et sans ses légendaires canetons.

Les sculpteurs Jean-Julien Hérault et Paul-Louis Savary ont cependant intégré, en 1860, dans le retable qui la soutient, une mention-hommage des cane et canetons voltigeant dans une des scènes supérieures de l'ouvrage.



(Figure 5 : statue de saint Nicolas, issue de l'église détruite à Montfort en 1798, présente aujourd'hui dans l'église Saint Louis-Marie Grignon de Montfort, bois, traces de polychromie, XVIII^{ème} siècle (?). Cl. Y. Baron)

Des représentations plus tangibles

Des traces

Dès les premiers écrits, des mentions de traces physiques de la légende ou de la cane sont évoquées. Elles prennent corps peu à peu, puis s'atténuent et prennent d'autres formes aujourd'hui.

V. Barleuf, chanoine régulier de l'abbaye Saint-Jacques de Montfort, mentionne dès 1652 des traces visibles de la légende²⁹ : « Car les Annalles de Bretagne, anciens vitrages des Eglises, procez verbaux et autres marques authentiques (qui se voyent en la ville de Montfort) donnent des preuves

²⁹ Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, 1J53, Barleuf, Vincent, *Récit véritable de la venue d'une cane sauvage depuis longtemps en la ville de Montfort, comté de la province de Bretagne par un chanoine régulier de l'abbaye S. Jacques près Montfort estant sur les lieux*, Rennes, Michel Hellot, 1652.

suffisantes comme de long-temps se voit annuellement une Canne sauvage qui vient accompagnée d'un nombre de petits cannetons voler aux environs de l'Eglise de S. Nicolas située dans un des faux-bourgs de ladite ville [...] ».

Quelles sont ces « marques authentiques » évoquées par V. Barleuf, s'agit-il des traces de la patte que laissa l'oiseau lors de son envol ? J.C.D. Poignand les évoque avec lucidité³⁰ : « Il entra dans la relation du miracle que la canne, voltigeant autour de l'appartement où elle était enfermée, y aurait gravé sur une pierre l'empreinte de ses pattes. Ce que l'on faisait passer pour empreinte des pattes de la canne miraculeuse étaient, selon toute apparence, des griffes d'un certain animal employé en torsade, pour ornement, sur la tablette de cheminée de la chambre du premier étage de la grande tour. Je n'y en ai du moins jamais vu d'autre depuis plus de quarante-cinq ans que j'y suis entré pour la première fois, et c'est le seul monument relatif à cette histoire qu'il soit possible d'examiner. » La cheminée de la tour du Papegaut est en effet cernée de symboles de feu, la salamandre et le dragon, et l'aile de ce dernier n'est pas sans évoquer une patte palmée d'oiseau.

³⁰ Poignand, J.C.D., *Antiquités historiques et monumentales à visiter de Montfort à Corseul, par Dinan, et au retour, par Jugon, avec addition des Antiquités de Saint-Malo et de Dol, étymologies et anecdotes relatives à chaque objet*, Rennes, Duchesne, 1820, 154 p., p. xij.



(Figure 6 : Sculpture latérale de la cheminée du premier étage de la tour du Papegaut, XV^{ème} siècle (?), Montfort-sur-Meu. L'aile du dragon suggère la forme de la patte d'une cane. Cl. Y. Baron)

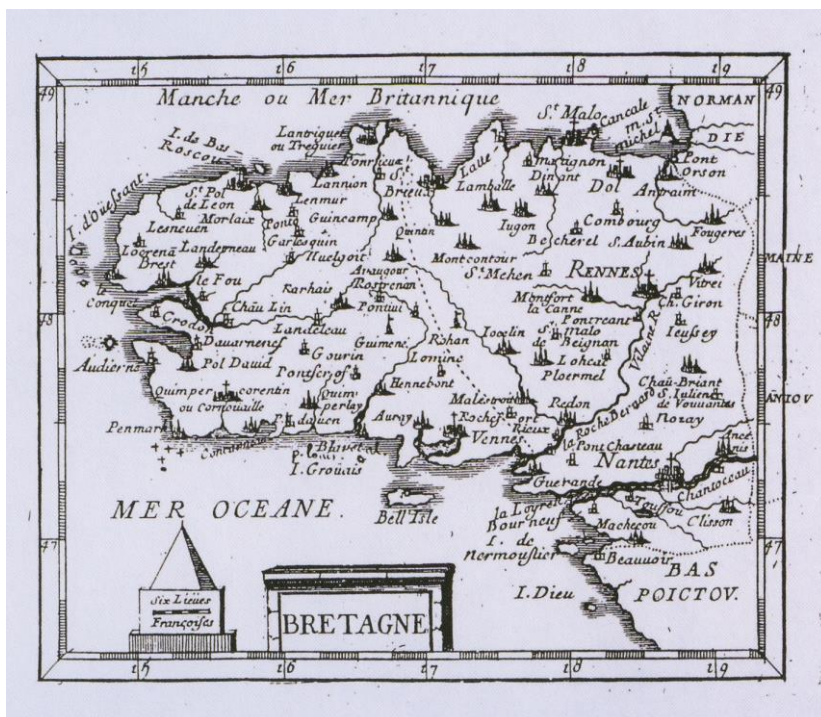
Adolphe Orain³¹ reprend, malheureusement sans citer sa source, cette présence physique de la cane : « Sa prière à peine terminée, elle se vit métamorphosée en cane, et s'envola dans l'étang voisin, aujourd'hui desséché et remplacé par les prairies qui bordent le ruisseau de Chaillou. En s'envolant par une fenêtre, elle laissa sur une pierre l'empreinte de ses pattes. » Il est relayé quelques années plus tard par P. M. Chauvin³² qui mentionne qu'« aujourd'hui encore, on retrouve cette cane sculptée sur la pierre dans plusieurs maisons de la ville et des environs ». La mention est encore floue et, de ces sculptures, nulle trace aujourd'hui dans la ville, sinon dans les merlets figurant sur les blasons de certaines familles locales, que l'on retrouvait en effet sculptés dans le granite.

³¹ Orain, Adolphe, *Géographie pittoresque du département d'Ille-et-Vilaine*, Alphonse Leroy, Rennes, 1882, p. 368.

³² Chauvin, P. M., *Vie du bienheureux Grignon de Montfort*, 1891, p. 4 à 9.

Montfort-la-Canne

Les mentions anciennes les plus tangibles se trouvent dans la cartographie. La ville de Montfort aujourd'hui rebaptisée Montfort-sur-Meu a été jusqu'à la Révolution appelée Montfort-la-Canne, et les cartes anciennes en font foi. «La ville continua de porter le surnom de Montfort-la-Canne par simple habitude sans qu'il vînt désormais aucun pèlerin pour visiter et adorer le prétendu miraculeux volatile.»³³ La bibliothèque de Rennes-Métropole, la bibliothèque municipale de Nantes, conservent notamment des cartes du XVII^{ème} siècle dans lesquelles la mention de Montfort-la-Canne est bien présente. Étonnamment les cartes du XVI^{ème} siècle ne mentionnent que la toponymie de Montfort, et celle de Montfort-la-Canne n'est présente que sur les cartes du XVII^{ème} et sur une dernière carte du XVIII^{ème} siècle, probablement inspirée des précédentes³⁴.



(Figure 7 : Carte de Bretagne de Duval, 1659, 10 x 12 cm. issue de l'atlas *La Géographie française*, avec mention de Montfort-la-Canne.)

Il semblerait que cette appellation, et sa déclinaison graphique, n'apparaissent qu'à cette période, bien que les procès-verbaux attestant de la venue de la cane et attirant de nombreux pèlerins à Montfort se succèdent au XVI^{ème} siècle³⁵. Faut-il y voir une concomitance avec le pèlerinage vers la

³³ Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, 1F1049 1-3, Poignand, J.C.D., *Histoire monumentale du royaume de Domnonée fondé en Bretagne après l'expulsion des romains, ou Chorographie Domnonéenne [...]*, [non daté, 183 p.], chap. 101, art. 754.

³⁴ Gaudillat, Claude, *Cartes anciennes de la Bretagne, 1582 - 1800*, Coop Breizh, 1999, pl. 8, 9, 12, 15, 17, 20, 22, 28 et 43.

³⁵ De Querci, Tomas, (Jacques Doremet), *De l'antiquité de la ville et cité d'Aleth ou Quidalet, ensemble de la ville & cité de S. Malo, & diocese d'icelle*, Saint-Malo, Nicolas La Biche, 1628, p. 84-87.

fontaine de Saint-Méen-le-Grand, en plein essor au XVII^{ème} siècle et dont Montfort cherche à se distinguer en tant que ville-étape ?³⁶ Ou à l'inverse, faut-il voir ces milliers de pèlerins comme des vecteurs de la légende à leur retour de la fontaine guérissante, et que l'on finit par intégrer dans la cartographie ? Toujours est-il que la mention disparaît progressivement des cartes au XVIII^{ème} et n'apparaît plus au XIX^{ème} siècle.

Des représentations hors du site

Sainte Onenne

En s'éloignant de Montfort, des réminiscences, que la distance géographique déforme peu à peu, apparaissent et subsistent : à Tréhorenteuc (Morbihan) est conservée une bannière dédiée à sainte Onenne, qui, confrontée à une situation similaire à la jeune fille de Montfort, est protégée par les oies qu'elle garde.



(Figure 8 : bannière de l'église de Tréhorenteuc, XIX^{ème} siècle, dédiée à sainte Onenne. Cl. Y. Baron)

³⁶ Montfort, ville étape entre Rennes et Saint-Méen-le-Grand, accueillait au XVII^{ème} siècle les milliers de pèlerins se rendant à la fontaine de saint Méen, réputée pour la guérison de formes de gale ou de lèpre. Brilloit, Jean-Claude, *Une population pèlerine au milieu du XVII^{ème} siècle : les pèlerins de Saint-Méen*, Annales de Bretagne, 1986/3, p. 257-259.

A. Guillotin de Corson³⁷, signalant qu' « une cane blanche et trois canetons [sont] figurés sur la bannière » de la paroisse, ajoute : « le secrétaire m'a expliqué qu'avant la Révolution, une cane avec ses halbrans ne manquait jamais de précéder dévotement la procession, qui le jour de la fête patronale, se fait autour d'un champ voisin de l'église et où est la fontaine de Sainte Onenne ». J. Markale évoque une version légèrement différente : « Poursuivie par un seigneur, Onenne fut défendue par les oies qu'elle gardait »³⁸. Henri Gillard, bien placé pour en parler puisqu'il était le recteur de Tréhorenteuc, donne une autre version de la légende : « des canes sauvages qui passaient dans le ciel, firent de telles évolutions et poussèrent de tels cris que des soldats passant dans le voisinage accoururent pour voir ce qui se passait. Ils délivrèrent sainte Onenne »³⁹.

Un vitrail à Priziac

Plus loin, à Priziac, toujours dans le Morbihan, c'est L. Rosenzweig qui, en 1860, évoque une curiosité : il mentionne des « restes de vitraux à compartiments variés ; personnages de 0 m 60 environ, fonds d'architecture renaissance mêlées d'anses de panier et d'accolades ; quelques traits de la vie de saint Nicolas. » Il estime que l'édifice pourrait remonter à 1580 par une date du portail ouest de la chapelle.

Guillotin de Corson⁴⁰ se fait plus précis au sujet de cette chapelle en 1892 : « ...Le chevet droit de cet édifice est occupé par une belle fenêtre à meneaux de style flamboyant ; une verrière du XVI^{ème} siècle remplissait jadis toute cette baie, mais il n'en reste plus que des débris, notamment deux panneaux, qui nous prouvent que ce vitrail représentait toute la légende du bienheureux patron du lieu. L'un de ces panneaux est consacré à retracer la générosité de saint Nicolas dotant trois pauvres filles dont la vertu courait danger ; tout le monde connaît le fait. Quelque chose de bien plus curieux se retrouve dans le dernier panneau de la verrière : on voit là deux personnages debout, qui semblent être un seigneur et sa femme, présentant à Dieu un autel surmonté de la statue du saint évêque de Myre ; sur le marchepied de cet autel est une cane dont le petit canard, voltigeant au-dessus d'elle, se trouve déjà sur l'autel même. Au-dessous on lit cette légende incomplète : "Comment ung canard... venoit hommage..." Il s'agit évidemment ici de la fameuse cane de Montfort, dont il est singulier de retrouver la légende au fond de la Basse-Bretagne. On sait que pendant trois siècles les habitants de Montfort purent voir chaque année, à la fête de Saint-Nicolas d'été, une cane et ses canetons sortant de l'étang du château de Montfort, se rendant à l'église paroissiale de Saint-Nicolas et y demeurant pendant l'office divin au pied de l'autel ; la cane y laissait un de ses petits et disparaissait ensuite. Ce fait, tout extraordinaire qu'il semble, est prouvé par une suite nombreuse de procès-

³⁷ Guillotin de Corson, Amédée, *Pardons et pèlerinages de Basse-Bretagne*, J. Plihon, L. Hervé, 1898, p. 80.

³⁸ Markale, Jean, (Jacques Emile Bertrand), *La forêt de Brocéliande*, Rennes, Ouest-France, 1977, p. 27.

³⁹ Gillard, Henri, *A S^{te} Onenne*, Tréhorenteuc, 1942, p. 3.

⁴⁰ Guillotin de Corson, Amédée, *Récits de Bretagne*, « Saint-Nicolas-de-Priziac », 3^{ème} série, Rennes, J. Plihon, et L. Hervé, 1892, pp. 195-205.

verbaux attestant sa réalité, et l'artiste verrier de Priziac l'a voulu représenter comme témoignage de dévotion envers Saint Nicolas. Malheureusement les écussons de la verrière ont été brisés depuis longtemps... » Il ne précise pas s'il est directement témoin de ce relevé, mais le détail de sa description le laisse supposer. L'influence de la famille de Laval, qui a succédé aux Montfort, pourrait expliquer cette dévotion particulière dans ce site du Morbihan.

Ce vitrail n'est plus présent à Priziac. Quand et pourquoi celui-ci a-t-il été démonté ? Aujourd'hui aucun détail n'est connu au sujet de ce déplacement.

Une étonnante réapparition

Etonnamment un vitrail dédié à saint Nicolas apparaît bien plus tardivement dans le Cantal, comme le relate le maire de la commune en 1995⁴¹ : « Le 7 juillet 1982, Pierre-Marc Auzas, inspecteur général des Monuments Historiques, s'est rendu à Trizac pour informer Mr l'abbé Laboureix, curé de la paroisse, de la découverte au dépôt des Monuments Historiques de Champs-sur-Marne (Seine-et Marne) de vitraux anciens provenant de l'église de Trizac et de l'intérêt de leur remise en place dans leur lieu d'origine. Leur découverte avait été faite dans les années 70 (au plus tard en juillet 1978) par Jean-Jacques Gruber (1904-1988), maître verrier et historien de l'art du vitrail, chargé à partir de 1970 de l'inventaire des mille caisses de vitraux anciens du dépôt de Champs-sur-Marne. Le dépôt de Champs-sur-Marne, créé en 1955 à l'initiative de Jean Taralon, inspecteur général des Monuments Historiques, regroupe les vitraux anciens, stockés avant la guerre en différents lieux. Les vitraux de Trizac ont ainsi d'abord été stockés au Musée des Monuments Français par Jean Verrier, inspecteur général des Monuments Historiques, puis, durant la guerre, au château de Chambord et ensuite au dépôt de Champs-sur-Marne. Comment les vitraux de Trizac sont-ils arrivés jusqu'à Jean Verrier ? Il est impossible de le dire à ce jour. La seule hypothèse que l'on puisse formuler sur les vitraux concerne leur emplacement à l'église de Trizac : ils pouvaient occuper les étroites baies du chœur et du transept occultées en 1742 par la pose de trois retables baroques (classés Monuments Historiques le 2 mars 1966). La visite du 7 juillet 1982 déclencha le processus administratif habituel propre à tout projet de restauration. 27 février 1984 : le ministre délégué à la culture classa Monuments Historiques les fragments et panneaux de l'église de Trizac, en dépôt à Champs-sur-Marne. [...] 1990-1991 : restauration et pose de deux vitraux (les 3, 4, 5 juin 1991) dans les baies du transept. 1992-1993 : mise en place du financement, restauration et pose du troisième vitrail (le 22 avril 1993) dans le chœur. [...] Les vitraux restaurés de l'église de Trizac frappent par la fraîcheur des couleurs, la finesse du trait, l'expression des visages et l'originalité des thèmes traités : "Comment un canard sauvage ou ses petits vient rendre hommage à la chapelle Saint-Nicolas", peut-on lire sur le vitrail qui éclaire le croisillon sud du transept [...]. Le thème du premier vitrail se

⁴¹ Verdier, Félix, maire de Trizac, Journal *Le Réveil de Mauriac*, 19 mai 1995.

rapporte à la légende de la Cane de Montfort, petite ville située à 25 km à l'ouest de Rennes. [...] »



(Figure 9 : Vitrail de Trizac, Cantal, XVI^{ème} siècle (?), saint Nicolas et la cane).

Une explication

Comment ces vitraux, qui présentent de frappantes similitudes avec ceux décrits par Guillotin de Corson, ont-ils fini par être adaptés à des fenêtres ne leur correspondant pas dans le Cantal ? Le doute sur la provenance de cet ensemble est ancien et semble tranché par les recherches de F. Gatouillat et de M. Hérold⁴² : « Panneaux déplacés à Trizac (Cantal, canton de Riom-ès-Montagnes). Déposés à une date non précisée, puis remis au Musée des Monuments français par les soins de Jean Verrier, quelques panneaux provenant de la chapelle Saint-Nicolas de Priziac sont inventoriés en 1978 par Jean-Jacques Gruber dans la caisse n°664 du dépôt des Monuments Historiques de Champs-sur-Marne. Une inscription erronée les attribue à la commune de Trizac dans le Cantal. [...] Les conditions de leur remontage

⁴² Gatouillat, Françoise, Hérold, Michel, *Les vitraux de Bretagne, corpus vitrearum*, Presses Universitaires de Rennes, 2005, p. 334.

sont envisagées au début des années 1980. L'inspecteur général Auzas se rend à Trizac, où il constate que l'église, vitrée dans son ensemble en 1926, ne permet aucunement l'installation des panneaux ; sur le conseil du curé du lieu, il propose un remontage dans l'église de Lachassagne, située sur la même commune. Le montage a finalement lieu dans trois baies de l'église paroissiale (baie sud du chœur, baies des croisillons sud et nord). Cette erreur vient surtout de ce que l'identification des scènes conservées de la légende de saint Nicolas n'a pas été menée à bien. »

La description des panneaux en 1978 au dépôt de Champs-sur-Marne ne laisse que peu de doutes⁴³ : « 5 panneaux, chacun H. 0,55 m - L. 0,34 m, appartenant à 3 scènes de l'histoire de saint Nicolas, réalisées vers 1480-1490 : 3 panneaux se rapportent à l'histoire des 3 pucelles, que leur père, sans ressources, ne peut marier et que saint Nicolas dote en déposant par la fenêtre une bourse (inscriptions) ; miracle de la Cane de Montfort volant sur l'autel pour y abandonner un caneton, avec l'inscription : "com[m]ant un can[n]ar sovgae on ses petis vient faire ho[m]age ?] a la chapelle s. nichol[las]". [...]»

La conclusion des deux chercheurs est sans appel.⁴⁴ « L'erreur, causée par une vague homonymie de communes, ne peut être réparée, les panneaux ayant été adaptés à leur nouveau cadre. Le cas illustre encore la fragilité de ce patrimoine, qu'il importe de mieux connaître afin de le sauvegarder. »

Au-delà de l'aventure géographique de ce vitrail, la présence à Priziac d'une telle représentation démontre que la famille de Montfort a souhaité développer l'originalité du culte de saint Nicolas de Montfort au-delà de son lieu d'origine. Probablement par le même processus, on retrouve dans la cathédrale de Tours les restes d'un vitrail dédié à saint Nicolas et sa canne, offert en 1461 par Gui de Laval et Catherine d'Alençon.⁴⁵

Au-delà : sainte Néomaye

Outre les chansons d'une jeune fille se métamorphosant en cane que l'on retrouve dans le Maine, dans le Poitou et au-delà, un culte particulier attire l'attention, notamment dans le Poitou et dans la Vienne, faisant état d'une histoire similaire à celle de Montfort, à la différence qu'ici la métamorphose est partielle : seul le pied de la jeune fille se transforme en patte d'oie. Il s'agit d'une variante particulière de la vie de sainte Néomaye ou Némoise, assez limitée géographiquement⁴⁶ : « Bergère jolie et innocente, Néomaye fut un jour poursuivie par un seigneur que la beauté de la jeune fille énamourait. Près d'être atteinte, Néomaye invoqua Dieu pour sa défense.

⁴³ Gatouillat, Françoise, Hérold, Michel, *Les vitraux de Bretagne, corpus vitrearum*, Presses Universitaires de Rennes, 2005, p. 335.

⁴⁴ Gatouillat, Françoise, Hérold, Michel, *Les vitraux de Bretagne, corpus vitrearum*, Presses Universitaires de Rennes, 2005, p. 24.

⁴⁵ Andrault-Schmitt, Claude, *La cathédrale de Tours*, Geste Editions, 2010, p.249.

⁴⁶ Rougé, Jacques-Marie, *Le folklore de la Touraine*, Arnault et C^{ie}, 1931.

S'étant déchaussée pour passer un ruisseau, à son pied droit aussitôt se montra une patte d'oie. Le seigneur fut refroidi à cette vue et s'en alla... »

Beaucoup des représentations de la sainte ont disparu au XIX^{ème} siècle, le culte de la sainte tombant en désuétude. Une des dernières statues la représentant, dans l'église de Lerné (Indre-et-Loire) a malheureusement été dérobée en 2007. D'autres représentations plus récentes (XVII^{ème} – XIX^{ème} siècles) de sainte Némoise, existent (Lésigny, Vienne) ou ont existé dans le Loir-et-Cher, dans la Vienne, en Côte-d'Or, dans les Deux-Sèvres, dans le Maine-et-Loire.

Aux origines

Un culte plus ancien ?

Les plus anciens écrits concernant Montfort et sa cane remontent aux débuts du XVI^{ème} siècle. La plupart des récits datent son origine de la reconstruction du château, à la fin du XIV^{ème} siècle. Au XVII^{ème}, l'essor du pèlerinage à Saint-Méen-le-Grand développent son ancrage. Mais le mythe d'une femme se métamorphosant en oiseau pour échapper à son agresseur se retrouve beaucoup plus largement. Faut-il y voir, avec M. Turbiaux⁴⁷, une origine plus ancienne avec le culte de sainte Brigitte, originaire d'Irlande au VI^{ème} siècle, présent dans les Côtes-d'Armor et le Morbihan, dont les vies relatées la mettent toujours en lien avec des canes ou des oiseaux sauvages ? Pour échapper aux dangers (différents selon les versions), elle se serait transformée en cane, et, pour honorer le miracle, serait venue accompagnée de ses canetons dans la chapelle du lieu.

Certains ont vu également dans la découverte en 1913 d'une statue en bronze dont le casque à cimier est surmonté d'un oiseau (cygne ou oie sauvage), une assimilation de la Brigit celtique à la déesse Minerve. Découverte à Kerguilly-en-Dinéault (Finistère) et datée du I^{er} siècle, elle est aujourd'hui conservée au Musée de Bretagne. Mais le peu de sources et de possibilités de recoupement rend l'interprétation, bien que séduisante, hasardeuse.⁴⁸

Cliché en attente

(Figure 10: Statue de Brigitte – Musée de Bretagne)

Peut-on remonter sans préjuger encore plus loin, à partir d'un autre objet, celui-là découvert en forêt de Paimpont ?⁴⁹ : « Vers 1880, un bûcheron

⁴⁷ Turbiaux, Marcel, *La cane de Montfort, aspect d'un thème mythologique*, Bulletin de la Société de Mythologie Française, n°158, 1990.

⁴⁸ Sanquer René, *La grande statuette en bronze de Kerguilly-en-Dinéault (Finistère)*, Galia, tome 31, fasc. 1, p. 61-80, 1973.

⁴⁹ *L'Ille-et-Vilaine des origines à nos jours*, Bordessoules, collectif sous la direction de François Lebrun : *les temps préhistoriques*, Jacques Briard, Louis Pape, p. 46-47, 1984.

découvert, fortuitement semble-t-il, une coupe en or. Le lieu de trouvaille n'a pu être déterminé avec précision... à la limite de la forêt de Paimpont, entre Plélan-le-Grand et les forges de Paimpont, au bord de la rivière l'Aff. [...] La tasse est en or jaune [...] Le col est décoré de douze figurations d'oiseaux aquatiques stylisés, passant à droite. [...]. La partie supérieure, avec ses canards (ou ses oies) nageant, invite à rechercher des comparaisons vers le Nord de l'Europe. Quant aux anneaux, ils sont inusuels sur des tasses de ce type. Mais il se peut que l'objet ait subi, au cours des temps, des modifications secondaires... [...] » Ce gobelet fait aujourd'hui partie des collections du musée des Antiquités nationales à Saint-Germain-en-Laye. A nouveau, le peu d'éléments de comparaisons et de sources laisse plus libre cours à l'imaginaire qu'à l'interprétation scientifique.



(Figure 11 : *gobelet de Paimpont*, récipient en or daté de 1500 à 1250 avant J.C., Musée d'Archéologie National de Saint-Germain-en-Laye, inv. 83168. Photo © RMN – Grand Palais – Jean-Gilles Berizzi)

Des racines mythologiques ?

Le mythe de la femme-oiseau, et plus particulièrement de la femme agressée se métamorphosant en oiseau, n'est pas spécifique à Montfort. Leda et Nemesis, dans les mythologies grecque et romaine, en font foi⁵⁰ : « Plusieurs sont d'opinion qu'Hélène estoit fille de Nemesis & de Juppiter : & que Nemesis le fuyant fut changée en une oye, laquelle Juppiter couvrit, ayant pris la forme d'un cygne. Nemesis en accoucha d'un œuf au lieu d'un enfant, & le donna à un pasteur qu'elle trouva parmi les bois, pour le porter à Leda : qui le garda soigneusement en un coffre, jusqu'au temps & terme precix qu'Helene en naquit : laquelle Leda nourrit & eleva comme sa propre fille.

⁵⁰ Apollodore d'Athènes, *Les trois livres de la bibliothèque d'Apollodore d'Athènes, ou de l'origine des dieux*, trad. Passerat, Paris, Gesselin, 1605, p. 208-209.

Pour l'excellente beauté dont elle fut douée, Thésée premierement la ravit, & l'emmena en Athènes. »



(Figure 12 : *Nemesis*, Dürer Albrecht, 1501-1503, Staatliche Kunsthalle, Karlsruhe, Allemagne).

Une survivance de la légende

Démontrée par J.C.D. Poignand⁵¹, la configuration des lieux, la destruction de l'église et de l'étang du château, l'évolution des regards portés aux faits merveilleux, ont peu à peu estompé la présence physique de la légende. Celle-ci est aujourd'hui symbolique et commémorative dans la nouvelle église de Montfort. La ville, rebaptisée pendant la courte période révolutionnaire Montfort-la-Montagne, a définitivement adopté le nom de Montfort-sur-Meu à la fin des années 1990.

⁵¹ Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, 1F1049 1-3, Poignand J.C.D., *Histoire monumentale du royaume de Domnonée fondé en Bretagne après l'expulsion des romains, ou Chorographie Domnonéenne [...]*, [non daté, 183 p.], chap. 101, art. 754.

Pourtant, pendant les XIX et XX^{èmes} siècles, ses « apparitions » se sont concrétisées parfois là où on ne les attendait pas : elle apparaît ainsi au détour d'une lithographie de la *Bretagne contemporaine*⁵².



(Figure 13 : *Montfort-sur-Meu, Ille-et-Vilaine*, Eugène Cicéri, Félix Benoist, s.d. gravure lithographiée, collection Musée de Montfort, inv. 2007.00.465. Les canes apparaissent sur la rivière du Garun.)

On la retrouve héroïne d'un roman illustré pour enfant en 1886⁵³, qu'A. de Barthélémy⁵⁴ qualifiera ainsi : « Ce roman historique est raconté sous une forme attachante et dramatique. Seulement l'auteur a montré une certaine hardiesse en chargeant ainsi la mémoire de Raoul qui, de l'avis de certains critiques très compétents, n'avait pas l'âme aussi noire [...]. Nous devons signaler tout particulièrement les nombreux dessins dont M. Paul Chardin a illustré ce beau volume ; ils sont tous empruntés à des monuments bretons que l'on reconnaît facilement. M. Chardin est aujourd'hui bien connu en Bretagne par ses travaux, accompagné de gravures et de planches aussi fidèles qu'habilement exécutées, consacrées par lui aux édifices et aux souvenirs héraldiques de la province ».

⁵² Benoist, Félix, *La Bretagne contemporaine* [...], Charpentier, Paris, Nantes, 1865.

⁵³ de Vaux, Ludovic, illustré par Chardin, Paul, *Légende de Montfort-la-Cane*, Leroux, 1886.

⁵⁴ De Barthélémy, Anatole, *Revue de Bretagne et de Vendée*, 1886.



(Figure 14 : *Légende de Montfort-la-Cane*, de Vaux, Ludovic, roman illustré par Chardin, Paul, 1886, collection Musée de Montfort, inv. 2007.00.468.)

On la retrouve encore sur le manteau de la cheminée du restaurant la Cane, proche de la rue où elle processionnait, dans une peinture réalisée en 1934 par un peintre local, F. Buissonnier.



(Figure 15 : *Saint-Nicolas de Montfort, une venue de la cane au XVIIème siècle*, Buissonnier, F., huile sur panneau de 1934, hôtel-restaurant la Cane de Montfort. Cl. Y. Baron.)

On voit dans la ville une « rue de la Cane », dans un quartier reconstruit après les bombardements de 1944, une « rue de l'étang de la Cane », récemment baptisée, et un cinéma qui porte son nom...



(Figure 16 : Cinéma la Cane, Montfort-sur-Meu, 1995, cl. Y. Tassel)

Les associations sportives, des années 1940 à nos jours, portent toujours le nom du palmipède (à défaut de voir le sceau de la ville médiévale, aujourd'hui disparu, le cachet de l'équipe de football locale reprenait la tradition locale dans les années 1950).





(Figures 17, 18 et 19 : empreinte de cachet, logo, écusson d'équipes sportives, années 1950-1960, collections Musée de Montfort. Cl. Y. Baron)

De 1995 à 2010 une exposition lui fut consacrée dans la tour médiévale, théâtre des opérations, donnant naissance entre autre à une nouvelle sculpture de saint Nicolas et de sa cane, réalisée par Richard Van Rijn.



(Figure 20 : *Saint Nicolas, sa cane et ses canetons*, sculpture de Richard Van Rijn, 1995, collection Musée de Montfort, inv. 2007.00.31. Cl. Y. Baron)

Plus récemment encore elle a refait une apparition dans les pages d'un journal local, ou dans les illustrations du village de Noël, où même le père Noël prend des airs de saint Nicolas.



(Figure 21 : dépliant d'appel du marché de Noël 2015, dessin de Stéphane Duval.)

Yann Baron

Résumé :

La ville de Montfort a été longtemps associée à la légende d'une jeune fille qui, pour échapper à son ravisseur, se serait échappée du château sous la forme d'un oiseau et serait annuellement venue en rendre hommage au saint local. Les nombreux témoignages manuscrits de cette venue, pour beaucoup détruits ou disparus, ont été largement étudiés par les érudits, du XVII^{ème} au XX^{ème} siècle. Plus d'une centaine d'ouvrages s'y réfèrent ou y sont intégralement consacrés. Il reste bien sûr quelques éléments inédits, mais il existe également des représentations de la légende. Certaines ont disparues, mais leurs descriptions nous sont parvenues. D'autres, conscientes ou

involontaires, font perdurer aujourd'hui la légende étiolée qui donna un temps son nom à la ville : Montfort-la-Canne.

Contenu

Version de B. Fregoso, 1480 :	1
Version de F.R. de Châteaubriand, 1821 :	1
Des écrits	2
Toujours des inédits	3
La version de la légende selon J.C.D. Poignand.....	3
Une analyse rationaliste de la légende	4
Une approche ethnologique	5
Des représentations disparues.....	7
Un sceau à l'effigie de la légende.....	7
Des œuvres disparues	8
Le vitrail de l'église Saint-Nicolas de Montfort	9
Des représentations plus tangibles	12
Des traces	12
Montfort-la-Canne	15
Des représentations hors du site	16
Sainte Onenne	16
Un vitrail à Priziac	17
Une étonnante réapparition	18
Une explication.....	19
Au-delà : sainte Néomaye	20
Aux origines	21
Un culte plus ancien ?	21
Des racines mythologiques ?.....	22
Une survivance de la légende.....	23
Résumé :	29